

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTEPPE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie. — Les Livres: <i>Contes à ma Belle</i> , par Jean Bach-Sisley.....	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X....
Aimons (poésie).....	Jean BACH-SISLEY.
Nos Théâtres.....	L. M.
Chansons fantaisistes : <i>Les Pieds humides</i>	Ed. VIVARAIS.
Singulier pari.....	Henri DATIN.
Mon mari est au violon (suite)	Eugène DREVEYON.
Lettre parisienne : <i>La Lettre mystérieuse</i>	Arsène ALEXANDRE.
Qu'est-ce que l'amour? (poésie)	Clady ROY.
Libre Chronique : <i>Gloria victis</i>	FRANC-SILLON.
Appel aux poètes.....	X....
Bibliographie.....	X....
Spectacles et Concerts.....	X....
Bulletin Financier.....	X....

**CAUSERIE****LES LIVRES**

CONTES A MA BELLE

Par Jean BACH-SISLEY — Paul Ollendorf, éditeur, Paris.

Notre collaborateur Jean Bach-Sisley qui s'effaroucherait — j'en ai la certitude — des qualificatifs aimables et mérités dont je pourrais faire suivre ou précéder son nom, vient de réunir, sous le titre engageant de *Contes à ma belle*, une série de récits d'un arrangement heureux, d'une exécution légère et souple comme il convient à des contes qui ne sortent du domaine de la fiction que pour entrer dans celui d'une indulgente philosophie.

Chacun de ces contes — ils sont au nombre de douze — est placé, comme le dirait une de nos modernes pythonisses — sous l'*influx* d'un mois de l'année.

D'avril à mars, se suivent : Le Trésor de Jocelyne — Le Bonheur — l'Ondine — l'Aiguebelette — La Dame du lac — Le

Prince Joël — Le Partage — Dans Saturne — La Bonté — Deux Contes de Noël — Le Rossignol — Un Sage — Les derniers Amoureux.

L'auteur — en la préface — nous présente son amie « la Belle » à qui les contes sont dédiés.

L'amie est-elle jolie? — On peut être belle sans être jolie et jolie sans être belle! — Est-elle brune ou blonde, vive, gaie, triste ou rêveuse! Qu'importe, il suffit qu'elle soit charmante et, nul doute ne saurait subsister à cet égard.

« C'est elle qui me demanda ces contes. Les uns furent dits au coin du feu l'hiver, devant la flamme claire et la bûche chantante, dans la chambre chaude où l'on sent les cœurs si près; d'autres, sous les frondaisons nouvelles, dans les sentiers fleuris de pâquerettes, ou bien sur les rochers, devant l'infini du ciel. Quelques-uns, enfin, de ces récits ont été écrits lorsque le sort mauvais nous séparait.

Elle lisait ceux-ci comme elle écoutait ceux-là, un pli légèrement moqueur au coin des lèvres; mais quelquefois aussi (et c'était ma revanche) une larme au bord des cils. »

La pensée de Jean Bach-Sisley aime à s'envelopper.

En des voiles fins de mélancolie.

Cela n'est pas fait pour surprendre : il est poète et la poésie va rarement sans tristesse.

La poésie! mais elle déborde en son livre, on la frôle à chaque page : jugez-en par les évocations printannières de mai qui servent d'introduction au conte *Le Bonheur*.

La journée bien commencée par un déjeuner à deux dans la petite salle à manger où le printemps apporte un arôme pénétrant d'acacias et d'œillets, se continue par une promenade aux champs :

Enfin la promenade dans les champs pleins de hautes herbes où l'on disparaît jusqu'à mi-corps, où le sentier se cache si petit, qu'on

a toutes les peines du monde à y marcher de front.

Je veux, pour tenir moins de place, mettre mon bras à ta taille souple et me serrer tout contre toi; mais tu te défends enriant, méchante, et tandis que nous luttons un peu nous froissons sur les bords du chemin les sauges parfumées et les grandes marguerites blanches.

Le joli champ, ma chérie! Je vois encore les fleurs pourprées qui le bordaient des deux côtés, mais je ne sais plus trop si c'était leur parfum, ta présence ou la joie épanchée dans l'air qui me grisait ainsi le cœur.

Nous y retournerons, n'est-ce pas? Il faut avoir la religion des sites qui nous ont vus heureux. Un peu de bonheur, qui sait, peut-être, est resté là-bas, accroché aux folles herbes, et nous attend pour nous caresser au passage. »

N'êtes-vous pas d'avis, qu'il y a là un joli poème d'amour en perspective, un poème où les illusions bienfaisantes, écloses dans la grande paix des champs, feront cortège à la joie de vivre et au contentement de se sentir meilleur?

L'auteur excelle également dans le genre descriptif :

« Par un petit sentier qui serpente au flanc de la colline, parmi les prés encore blancs de rosée, je gagnai la modeste église qui domine la vallée.

Un jeune prêtre la dessert; il a une belle tête d'apôtre et deux yeux rêveurs qui contemplent en dedans le Dieu qu'il porte au fond de son âme.

Qu'elle est pauvre sa petite chapelle. Des murs nus, quelques grossières images, des bancs de bois, et, tout au fond, un seul vitrail qui jette sa note claire de couleur au tabernacle où repose l'hostie. Sur les bancs de vieux paysans, le dos plié, les mains calleuses, égrenant lentement leur chapelet de bois aux grains polis et noircis par le frottement continu des doigts nouveaux.

À côté de ces pauvres vieux qui ont toujours l'air prosterné, à cause de la vouture de leurs épaules, de bonnes vieilles sans dents et ridées, dont les faces brunies paraissent toutes noires dans le tuyauté si blanc du bonnet,

des petits garçons et des fillettes, mis comme leurs grands-parents et qui sont impayables dans leurs vêtements trop longs et trop larges. Enfin, une dizaine de fraîches paysannes, aux formes accentuées, au visage plein et rouge ; vrais filles de la terre, jeunes vigoureuses et fécondes, et qui ne ressemblent pas plus aux nerveuses et délicates femmes que vous êtes et qui peuplent notre Paris aimé, que nous ne ressemblons, nous, aux sauvages du Dahomey. »

Ce serait grand dommage, en vérité, de ne pas rencontrer de ci, de là, dans ces contes où l'écrivain a mis une partie de son âme, un peu de cette malice féminine qui, des sommets de l'idéal, nous ramène adroitement aux réalités un instant oubliées :

N'y a-t-il pas un peu d'ironie dans cette glorification atténuée de l'égoïsme ?

« S'il est vrai que le bonheur prédispose à une certaine bienveillance, il ne va pas jusqu'à nous faire partager les maux d'autrui. On ne comprend bien, on ne plaint vraiment que les douleurs qu'on a éprouvées ou qui, tout au moins, vous ont menacé. Les fleurs de pitié ne s'ouvrent que sous la pluie des larmes ; ce sont des belles de nuit que le soleil de joie fait fermer. Le bonheur a toujours été un brin égoïste, il éblouit, aveugle, et cela est peut-être un grand bien, car il n'est guère d'hommes heureux en ce monde et il y en aurait moins encore si ceux-là pensaient aux souffrances des autres. Le moyen, je vous demande, de savourer voluptueusement un bon dîner lorsqu'on songe à ceux qui, dans la maison voisine, meurent de faim. Et ne faudrait-il pas que l'amant heureux cessât de caresser sa maîtresse pour aller consoler ceux qui ont été trahis.

Non, misère, trahison, maladies, ce sont là des choses désagréables et tristes auxquelles il vaut mieux ne pas penser quand on a la chance d'en être exempt ; les gens heureux demandent qu'on ne leur en parle pas. »

On devine — n'est-ce pas ? — que Jean Bach-Sisley écrit souvent en vers : de la rime et de la césure, sa prose garde constamment l'harmonieuse musique.

Comme *Artistes et Poètes* — son dernier volume — *Les Contes à ma Belle* feront leur chemin.

J'en ai pour garants — outre le talent indiscutable de l'auteur — la variété, l'allure différente qu'il a su donner à chacun de ses récits et la philosophie souriante qui s'en dégage, philosophie qu'il est si bon d'opposer.

A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts !

LÉON MAYET.



Echos Artistiques

Nos anciens artistes : M. Mikaëly, ténor léger, actuellement à Anvers, est engagé à Lille, pour la prochaine saison.

Mlle Martini, qui est, comme on le sait, de famille marseillaise et qui, la saison dernière, a fait à Paris, au théâtre de la Renaissance, d'importantes créations, vient de recevoir les Palmes académiques.

Par arrêté préfectoral en date du 13 février, M. Lubert, artiste lyrique, a été nommé professeur de chant au Conservatoire national de musique de Lyon, en remplacement de M. Ribes, dont la démission a été acceptée et qui a été nommé professeur honoraire. M. Lubert est l'artiste de l'Opéra-Comique que nous avons plusieurs fois entendu et applaudi à Lyon et qui a créé *André Chénier* sur notre scène d'opéra.

Le Ministère des Colonies fait savoir que la direction des théâtres municipaux de Hanoï et de Haïphong, pour la saison théâtrale 1900-1901, sera concédée à Hanoï au mois d'avril prochain.

Les municipalités de ces deux villes accordent une subvention de 60,000 fr. et prennent à leur charge les frais de transport entre Marseille et Haïphong (aller) et Haïphong et Marseille (retour) de 32 artistes ; 12 artistes dames, 13 artistes hommes, 7 musiciens et un souffleur.

Si l'arithmétique est une chose certaine cela fait 33 personnes, est-ce que par hasard le souffleur ne compterait pas sous le fallacieux prétexte que souffler n'est pas jouer ?

La saison théâtrale est de six mois consécutifs, elle doit commencer du 15 au 20 octobre.

La direction ne pourra engager des artistes hommes ou femmes à des appointements inférieurs à 200 francs par mois.

Une troupe japonaise, composée d'acteurs nouveau jeu, les *Li* à quitté Karosumori, pour venir à Paris donner des représentations pendant la durée de l'Exposition.

Les spectacles que donnera cette troupe auront lieu, non dans un théâtre spécial, mais dans un panorama qui fait partie de l'Exposition, et les représentations seront conduites avec la plus parfaite décence.

Détail curieux : les *Li* ne joueront que des pièces traduites en français et des comédies, en particulier, de Molière.

Les commentateurs de Shakespeare se sont souvent demandé pourquoi le grand poète anglais avait fait vivre près d'Elseneur, en Zélande, le prince Hamlet, qui naquit et vécut dans le Jutland.

Or, il appert d'une pièce récemment découverte dans les archives d'Elseneur, qu'une partie de la troupe de Shakespeare, en tournée dans le pays, y donna une série de représentations.

D'où l'on peut conclure que le grand poète eut par l'entremise de ces comédiens des détails si précis sur Elseneur et ses environs.

Voici un point d'histoire littéraire désormais élucidé.

Economie de bouts de chandelles.

Le théâtre de Monte-Carlo est régi encore par quelques vieilles coutumes en usage dans les théâtres italiens.

Un engagement d'artistes comporte toujours, pour la direction, l'obligation de fournir aux artistes, en plus de leurs appointements, un nombre de bougies déterminé.

Ce n'est là, on le comprend, qu'une formule désuète que les directeurs ne prennent jamais au sérieux.

Ils ont tort. M. Tamagno, le célèbre chanteur, a demandé ses trois bougies. Car il est engagé à trois bougies et à 6,000 fr. par soirée.

AIMONS !

A mon ami Th. Botrel.

Le soleil amoureux pose ses baisers d'or
Aux lèvres de la Terre, ardente fiancée,
Et tout germe et fleurit en le riche décor
Dont Dieu pare à jamais leur royal gynécée.
Les arbres tendrement penchent leurs frondaisons,
Les fleurs vont inclinant leurs fragiles corolles ;
La nature vous clame en divines paroles :
Aimons !

Errantes sur les pas d'un invisible amant
Les étoiles d'argent, clartés mystérieuses,
Passent en théorie au fond du firmament,
Pures et paraissant de loin silencieuses ;
Mais le poète entend leurs lointaines chansons,
Leur murmure fervent emplit le ciel de joie ;
Elles disent tout bas en la nuit qui flamboie ;
Aimons !

Qu'avril charmeur sourie en son pourpoint vermeil,
Que le vieux janvier pleure, ou février bougonne,
Un éternel printemps, un éternel soleil
Au cœur des amoureux s'épanouit, rayonne,
Ils foulent sans les voir les plus fangeux limons ;
Un monde tout d'azur est leur fraîche conquête.
Ah ! pour avoir comme eux l'âme toujours en fête.
Aimons !

Près du foyer chéri la femme nous attend,
Sa tendresse en éveil va du berceau si frêle ;
A l'ami souvent las et parfois mécontent ;
Pour le chaste baiser de l'épouse fidèle,
Pour le joyeux babil des petits oisillons,
Pour savourer ces biens les meilleurs de ce monde,
Suivons la douce loi consolante et féconde :
Aimons !

Ils gémissent nombreux le long du noir chemin
Les pauvres malheureux tombés de lassitude
Appelant « au secours » ils nous tendent la main ;
Ah ! penchons-nous vers eux avec sollicitude...
Le mot qui résoudra les sombres questions
C'est toi, verbe sacré ! Vers toutes les misères
Nous, les heureux, allons avec des cœurs de frères,
Aimons !

O ma chère Patrie, ô France ! sol béni !
Sur tes fils divisés tu pleures, tendre mère,
Que tout dissentiment entre eux soit donc banni ;
Nous te désirons grande, admirée et prospère,
De tes vaillantes mains devant les nations
Faisant flotter au vent du Progrès qui l'éblève
L'étendard de la Paix ; Français, gardons ce rêve :
Aimons !

Jean BACH-SISLEY.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Il est difficile — pour ne pas dire impossible — de se prononcer après une première audition de *Tristan et Yseult*, non pas sur la valeur musicale de l'œuvre qui est incontestable, mais sur l'effet que sa mise à la scène produit sur le public.

Le poème symphonique de Wagner brodé sur une légende dont nous avons déjà donné la brève analyse, est d'un bout à l'autre un poème amoureux, célébrant non les espoirs et les joies de l'amour partagé, mais les terreurs, les angoisses, les désespérances d'un amour fatal et malheureux, réduit à placer sa suprême félicité dans la fin de tout, dans l'anéantissement complet, dans la mort !

Ce sont les idées philosophiques de Schopenhauer qui règnent, sans partage, dans ce drame, qui est surtout l'exaltation de l'amour humain.

Un Wagnérien convaincu, au sortir d'une représentation à Bayreuth, a traduit son impression en quelques lignes qui nous paraissent résumer tout ce qui a été dit sur *Tristan et Yseult* :

« Le Maître n'a pu maîtriser son âme ; il a célébré l'amour avec une puissance magnétique, inconnue dans tout le répertoire ancien et moderne : l'amour humain, l'attraction même qui conduit l'homme et la femme à la confusion de leur personnalité physique et morale.

« Aucun conte d'amour n'a jamais surpassé l'intérêt de *Tristan et Yseult*. De nos jours, aucune œuvre musicale ne s'approche de l'intimité aiguë, de l'absorption intellectuelle, de la volupté douloureuse des pages célèbres du 1^{er} acte, où *Elle* et *Lui* s'enchaînent, du 2^e, où ils se donnent ; du 3^e, où ils disparaissent dans leur infini rêve ».

Faites la part de l'exagération, ramenez cette appréciation louangeuse à une plus équitable mesure, tenez compte de la lassitude causée par le manque d'action et par des longueurs assurément excessives, parfois exaspérantes, vous vous trouverez encore en présence d'une œuvre musicale d'une valeur considérable, beaucoup moins intéressante cependant — je tiens à le dire au risque de me faire conspuer par les wagnériens intransigeants — que *Lohengrin*, *Les Maîtres Chanteurs* et même que *Tannhäuser*.

C'est ce qui explique pourquoi trente-

quatre années se sont écoulées entre la première représentation de *Tristan et Yseult* à Munich (1865), et sa première représentation en France, l'an dernier, au Nouveau-Théâtre.

L'interprétation à Lyon en est remarquable avec M. Scaremberg dans le rôle de Tristan, et Mlle Janssen dans celui d'Yseult.

Il est profondément regrettable que cette artiste, dont l'expression scénique est remarquable, dont la voix se prête si merveilleusement au répertoire wagnérien — il suffit de se rappeler Elsa de *Lohengrin* — ait une prononciation si défectueuse, tellement défectueuse qu'il est impossible, même avec l'attention la plus soutenue, de la comprendre.

Le personnage de Tristan convient admirablement à la voix expressive et vibrante de M. Scaremberg.

Les autres rôles, bien qu'assez effacés ont permis cependant à MM. Mondaud et Sylvain et à Mme Bressler-Gianoli d'apporter à la représentation tout le prestige de leur talent.

La mise en scène est fort simple : la nef royale, la forêt, le manoir délaissé, c'est tout.

Sous la direction de M. Miranne qu'il faut féliciter tout particulièrement du résultat de ses efforts, l'orchestre a eu une grande part, sinon la plus grande, dans l'exécution d'une des œuvres les plus compliquées musicalement parlant qui aient été mises au théâtre.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le *Régiment*, qui eut à Lyon, il y a dix ans, un succès auquel nous ne sommes guère habitués en province, succès qui se traduit par une centaine de représentations, a été repris cette semaine aux Célestins, en soirée de gala.

La pièce à grand spectacle de Jules Mary, jouée par MM. Andréas, Thorsigny, Chambly, Perret, Ferréol, Mme Delphine Murat et Jeanne Durand a été fort goûtée, tant il est vrai qu'au pays de France on aime tout ce qui a trait à la vie militaire.

Les représentations du *Régiment* permettront à la troupe de comédie qui vient de donner de *Frou-frou*, une interprétation bonne pour les rôles principaux et assez satisfaisante pour les rôles secondaires, de préparer les reprises annoncées par la direction.

L. M.

Chansons Fantaisistes

LES PIEDS HUMIDES

La boue épaisse, noire et molle
Moule ce qu'on lui met dessus,
Pieds indigents ou pieds cossus :
C'est comme un mastic qui se colle.

« Flic ! Flac ! » font les pieds des facteurs
Du public humbles serviteurs.

Arrondissant leur traine en globe,
Les femmes montrent leurs mollets,
Fusaux et manches à balais,
Levant, troussant très haut la robe.

« Flic ! Flac ! » font les pieds séducteurs
Qui vont piétinant sur nos cœurs.

A chaque tour que fait la roue,
En pleurs larges et caressants,
Les passantes et les passants
Reçoivent tes baisers, ô boue.

« Flic ! Flac ! » font les pieds arpenteurs
Des rosses et des purs trotteurs.

On a son compte avec usure
Si l'on tombe de tout son long ;
Veste, gilet et pantalon,
C'est tout un complet sur mesure.

« Flic ! Flac ! » font les pieds cascadeurs
Des poivrots qui font les nageurs.

Sitôt qu'à la voûte azurée
L'aube nous montre son museau,
Les ouvriers vont au grand trot
Au travail tuer la purée.

« Flic ! Flac ! » font les pieds tricoteurs
Des zigs vaillants, des travailleurs.

Les jours mouillés, l'ombre est complice
De cent petits péchés mignons :
On flanque baisers et gnous
A la barbe de la Police.

« Flic ! Flac ! » font les pieds fureteurs
Des sergots très observateurs.

Portant pelisse chaude et douce,
Emmitoufflé jusqu'au menton
On rencontre maint avorton
Qui de luxe nous éclabousse.

Flic ! Flac ! » font les pieds tapageurs
Des gommeux et des sénateurs

La boue a peur de la lumière,
La boue aime l'obscurité ;
Plus d'un poème sans clarté
Aussitôt né, baise la terre.

« Flic ! Flac ! » font les pieds barboteurs
Des vers faits par des prosateurs.

Bouclés d'abord et plus tard chauves,
Il faut vivre c'est là le hic
Dans le pétrin et le mastic,
Jusqu'au jour de fumer les mauves.

« Flic ! Flac ! » font les pieds des porteurs,
Des curés, des ordonnateurs.

Edmond VIVARAIS.



THÉ

DES MANDARINS

QUALITÉ EXTRA SUPÉRIEURE

250 grammes.....	2.50
125 —	1.50
50 —	0.60
Le kilo.....	9.50
500 grammes.....	4.75

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, Rue de Jussieu, 6
LYON

Vient de Paraître

TRAITÉ

SUR LE

RISQUE PROFESSIONNEL

ou Commentaires des Lois du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, du 24 mai 1899 sur la Caisse nationale d'assurances, du 29 juin 1899 sur les Polices en cours, et du 30 juin 1899 sur l'Agriculture.

Par LOUBAT

Procureur général à Grenoble

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de la justice.

Prix : 8 fr. — Franco : 9 fr.

EN VENTE à l'AGENCE FOURNIER

14, Rue Confort, 14 à LYON
et dans ses Succursales.

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

SINGULIER PARI

Rien de tyranique comme la passion du jeu. Semblable à Protée, elle revêt toutes les formes et sait adroitement se plier aux combinaisons les plus variées. Malheur à l'homme atteint de cette funeste manie, car, en dépit de sa volonté et de son énergie, difficilement il parviendra à se débarrasser de cette redoutable tunique de Nessus.

A bon droit, la saine morale réprovoque le jeu et, en principe, la loi ne saurait le frapper trop durement; mais il faut savoir tenir compte des habitudes modernes. Né pouvant donc radicalement le supprimer, on s'est efforcé d'en atténuer au moins les désastreux effets. De là, en France, la prohibition des maisons de jeu, la surveillance incessante des tripots, les circulaires préfectorales aux directeurs des cercles, les menaces de fermeture pour les moindres infractions aux statuts.

Dans l'impossibilité d'enrayer le terrible fléau, hélas ! toujours grandissant, on a essayé de canaliser le torrent.

Tentatives infructueuses, efforts superflus, si l'on en juge par l'affluence immense des parieurs aux champs de courses et par les groupes qui stationnent, bruyants, sur les marches de la Bourse, ce palais de l'aléa par excellence, d'autant plus redoutable que les opérations qui s'y traitent paraissent revêtues d'un caractère de semi-légalité.

Aux cercles militaires, si le lansquenet, le baccarat et, en général, les jeux de hasard sont interdits, on ne saurait, par contre empêcher les paris entre les camarades. Echappant à tout contrôle, ce genre de distractions ne ressort nullement de la compétence des commissaires qui ne sauraient l'atteindre. Sans courtoisement facile de tourner la difficulté et de se livrer à son plaisir favori.

Au Mans, le capitaine Girard avait la réputation d'un joueur effréné. Pas une semaine ne se passait sans que la ville ne retenit du bruit d'un nouvel exploit. Au mess, dans les cafés et aussi dans le monde, on ne parlait que de sa chance. Non, certes, pour suspecter sa bonne fois, ni son honnêteté à l'abri de tout soupçon, mais comme un fait tenant réellement du phénomène et vraiment extraordinaire.

Bon soldat, de relations sûres, d'une éducation parfaite, brave comme son épée, aimé de tous, sur ses incartades ses supérieurs fermaient les yeux. Les choses arrivèrent cependant à un tel point que le général commandant la subdivision militaire, dans l'intérêt même de l'officier, crut devoir demander son changement de garnison. Sans plus ample informé, le ministre de la guerre l'envoya à Rennes dans un autre régiment.

A son arrivée, au chef-lieu du département d'Ille-et-Vilaine, lors de sa visite officielle à son colonel, le capitaine Gi-

rard le trouva au salon, entouré d'une demi-douzaine d'officiers de tous grades.

Après les salutations d'usage, le colonel Portin, vieux dur-à-cuire, à cheval sur la discipline, voulant frapper un grand coup et guérir à jamais son subordonné de la manie du jeu, s'adressant au nouveau venu devant tout le monde, d'une voix brève et tranchante, sans la moindre circonlocution :

— Capitaine, j'ai reçu une lettre de de mon vieil ami, le colonel du régiment d'où vous sortez. Il m'annonce que vous êtes un charmant garçon, mais que vous avez un terrible défaut, dont il faudra ici vous corriger.

Sans manifester trop vive surprise, le capitaine demanda :

— Puis-je connaître ce défaut ?

— Parfaitement.

— On me dit que, tout en étant aimé de vos camarades, vous êtes un joueur comme on n'en voit pas...

D'un ton simple et sans se laisser démonter par cette brusque apostrophe, M. Girard répondit :

— Oh ! mon colonel, cette réputation est bien exagérée...

— Je le souhaite pour vous, car, vous le comprenez, capitaine, je ne saurais tolérer pareille chose dans mon régiment.

Et après une courte pause, le colonel reprit :

— Si votre fortune, assez élevée assurément, vous permet de faire bon marché de quelques centaines de louis, vous avez ici au régiment des camarades qui ne sont pas riches et auxquels une semblable perte serait bien sensible.

D'une voix calme, sans nul embarras, avec un accent de sincérité, le capitaine Girard répliqua :

— Mon Dieu, mon colonel, avec vous, je serai franc.

— Et vous aurez raison.

— J'avoue, sans la moindre difficulté, qu'il m'est arrivé parfois, quand je voyais une chose blanche et qu'on me soutenait qu'elle était noire, de ne pas reconnaître la problématique erreur de mes yeux ; puis si mon contradicteur insistait, dame ! je n'hésitais pas à engager avec lui un pari, certain à l'avance de toujours le gagner.

— Toujours ?

— Oui, mon colonel ; jusqu'à présent, je ne me suis jamais trompé.

Se reculant d'un pas et paraissant observer avec une sérieuse attention son supérieur, le capitaine ajouta :

— Je suis très physionomiste, mon colonel, et, dès que j'ai passé l'inspection de la figure d'une personne, je puis, sans erreur possible, désigner tous les signes ou marques que cette personne a sur le corps.

— Vous m'étonnez, capitaine.

— Rien de plus exact cependant.

Après un nouveau et rapide examen, l'officier poursuivit :

Il n'y a pas longtemps que je vous connais, mon colonel, puisque, aujourd'hui pour la première fois, j'ai eu l'honneur de vous présenter mes devoirs. Eh ! bien, il ne m'en a pas fallu davantage pour savoir que vous avez sur l'épine dorsale, droit au bas des reins, une petite verrue en forme de framboise...

— Moi ! j'ai une verrue à l'endroit que vous indiquez ?

— Oh ! je suis certain, mathématiquement certain du fait, mon colonel, et, si vous ne voulez pas trop rire de moi, je suis prêt à vous parier 25 louis qu'il en est ainsi.

— Eh ! bien, pour vous donner une leçon, je les tiens, les 25 louis.

Se tournant vers les officiers, qui souriant, assistaient à ce singulier pari et les prenant à témoins :

— Parbleu, la preuve sera vite faite... Puisque nous sommes ici entre hommes, il n'y a pas lieu de se gêner, n'est-ce pas.

Déboutonnant prestement son pantalon et présentant la chute des reins :

— Regardez vous-mêmes, ai-je la verrue ?

Le capitaine Girard d'un air tout désappointé :

— Je dois avouer, mon colonel, que vous n'en avez pas la moindre trace... En vérité, c'est à n'y rien comprendre... Oh j'ai bel et bien perdu mon pari.

Tirant son portefeuille de sa poche et y prenant un billet de banque :

— Voici, mon colonel, les cinq cents francs que vous m'avez gagnés...

— Ma foi, capitaine, je suis content de ce qui vous arrive, dit le colonel en recevant le billet, cela vous guérira, je l'espère, de votre manie... Vous êtes un galant homme, un excellent officier, et il m'eût été vraiment pénible de vous adresser le plus petit reproche.

Le surlendemain de ce jour, le colonel Fortin recevait de son collègue la lettre suivante :

Mon vieux camarade,

« Parbleu, tu me la bailles belle avec la leçon que tu prétends avoir donnée au capitaine Girard en lui gagnant le pari de 500 francs. »

« Avant son départ du Mans, comme il me faisait sa visite d'adieu, il me paria cinquante louis que, lors de sa première entrevue avec toi, il ne se passerait pas une heure avant que, déboutonnant ton pantalon, tu ne lui montres... Inutile d'écrire le mot. « n'est-ce pas ? »

« Par le même courrier, je lui expédie donc le billet de mille francs qu'il m'a bel et bien gagné. »

« Ah ? mon pauvre ami, va ! nous ne sommes pas de force à lutter avec Girard ? »

A toi, GRISIER.

Voyez-vous la tête du colonel à la lecture de cette lettre ?

Henri DATIN.

Mon Mari est au Violon

(SUITE)

M. Permussard s'avança et, gravement, alla se planter devant l'objectif. Il prit la pose solennelle qu'il étudiait depuis trois jours devant sa glace : le bras gauche pendant, la main droite entre deux boutons du gilet ; la figure de côté, afin de bien dégager les contours du profil. Ses yeux suivaient la marche des nuages.

Aucun des assistants ne souriait ; tous lui trouvaient un air très distingué.

Il fut aussi vite expédié que le commun des mortels, et quelques minutes après, avec une célérité dont il resta stupéfait, mais qui témoignait des extraordinaires progrès de l'art photographique, la blonde grassouillette, avec son plus gracieux sourire lui remit, contre la pièce du pape, les trois cartes.

Le bijoutier poussa un cri de surprise.

Il avait beau examiner attentivement, à l'aide de son pince-nez, les trois portraits, il n'arrivait pas à se reconnaître. Il ne distinguait qu'une silhouette confuse sur laquelle le favori, formant une tache blanche, semblait manger la joue, tout le profil.

— Mille ressorts de pendules ! ce n'est pas moi ce vilain singe-là !

Le photographe, inquiet, abandonna son appareil et accourut au secours de sa compagne qui poussait déjà le bijoutier par les épaules.

Mais celui-ci résistait, s'emportait de plus en plus à la grande satisfaction de l'assistance naturellement disposée à prendre parti pour lui. Il promenait son portrait sous chaque nez.

— Me reconnaissez-vous, monsieur... me reconnaissez-vous, madame ?

Personne ne le reconnaissait ou ne voulait le reconnaître.

— Vous entendez ? ce n'est pas moi qui le dis hein !... Vous n'êtes qu'un fibustier, un opérateur de pacotille... Où est-il mon profil grec ? mais montrez-le moi donc, mon profil ?

— C'est impossible, vous n'avez qu'un profil d'idiot.

— Idiot ! attendez...

— En voilà assez, vous m'avez compris... vous n'allez pas m'empêcher de travailler, il y a des gens intelligents qui attendent.

— Répétez donc que je suis un idiot.

— Oui, vous n'êtes qu'un idiot, un triple idiot.

— Rabassu, criait la femme dont la ferblanterie s'agitait, sors-le, ce vieux déplumé, cette espèce de racorni, ce feignant, qui veut empêcher les honnêtes gens de travailler.

Encouragé par le public dont le murmure lui semblait favorable, M. Permussard, cramponné à un des montants de la baraque, déclara tout net, en dépit de son humeur pacifique, qu'il ne sortirait que lorsque on lui aurait rendu son argent.

(A suivre).

Eugène DREVETON

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'Institut Nicholson, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut « Longcott », Gunnersbury, Londres, W.

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRES

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPÔT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les personnes qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue général illustré « Saison d'Été », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^o, PARIS
L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratis et franco.**

ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

Lettre Parisienne

La Lettre mystérieuse

La question du jour n'est pas un « doit-on le dire ? », mais un excellent « l'a-t-il écrite ? ». Oui, l'a-t-il écrite ou ne l'a-t-il pas écrite le duc d'Orléans, cette fameuse lettre au dessinateur Willette ? Voilà un petit problème d'histoire contemporaine qui ne manque pas de piquant. Je suis certain que vous en avez discuté ces jours-ci, chez-vous ou au café, et que tout en ayant plus ou moins épilougué sur cette affaire, vous voudriez bien savoir au fond, comment il faut répondre, pour ne pas se tromper, à la question du jour.

Auparavant, rappelons le point de départ. Il y a quelque temps, Willette publiait un numéro du *Rire*, tout entier, intitulé « V'là les English ». C'était de la satire politique dans la note la plus brillante de ce célèbre dessinateur et de ce célèbre Pierrot. Willette n'aime pas les Anglais ; il y a beaucoup de Français qui professent la même opinion à l'heure présente. Il y en a dont l'opinion importe peu. Si je vous dis, par exemple, que je trouve ces haines entre races tout à fait préjudiciables au progrès et au bon sens humain, je vous exprime une opinion personnelle qui n'engage que moi, parce que je n'ai pas la moindre situation officielle (je m'en félicite, d'ailleurs), et parce que je suis un vieux philosophe qui a l'habitude de dire ce qu'il pense.

Mais, d'autre part, il y a des gens dont le moindre mot prend une importance et peut déchaîner les tempêtes, même si on ne les prend pas trop au sérieux comme hommes et si on ne leur reconnaît pas une valeur considérable comme penseurs ou comme hommes d'Etat.

Le duc d'Orléans appartient à cette catégorie. Je ne saurais contester sa valeur ni la proclamer, nous ne l'avons pas encore vu vraiment à l'usage. Les occasions où il a fait parler de lui sont des plus diverses sans qu'il soit possible de dégager un caractère bien fini de cette diversité. Ses rapports avec l'armée, avec la politique, avec la famille, avec l'art dramatique, avec la finance, avec le journalisme, avec l'antisémitisme, avec le sémiteisme, avec le catholicisme sont bouillants, imprévus et sentent le jeune homme peut-être plus impatient de faire parler de lui qu'habitué à bien calculer les conséquences de ses actes et de ses paroles.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il dit attire

toujours l'attention et prend de sa qualité une importance que n'ont pas toujours les paroles les plus judicieuses de simples mortels.

Or, le bruit courut ces jours-ci que le duc avait envoyé au dessinateur Willette une lettre de félicitations à propos de ce numéro sur les Anglais.

La situation est particulièrement piquante : le duc se trouvait en famille parmi ces « English » auxquels il est allié, et dans cette ile qui règne sur les flots, juste au moment où il aurait écrit la fameuse lettre. S'il l'a écrite toute opinion à part sur la race britannique, on peut comprendre que les Anglais ne soient pas très satisfaits de ce procédé. Le numéro du *Rire* avait remporté un succès considérable jusqu'aux confins de l'univers et plus le bruit avait été grand, les félicitations à l'auteur devenaient plus dures. Si au contraire le duc d'Orléans n'a pas écrit la lettre, on comprend qu'il s'en défende.

Et voilà la question. C'est l'*Eclair* qui affirme pouvoir la résoudre. Il annonce que Willette reçut en effet la lettre. Il en donne le sens, le duc aurait écrit au caricaturiste que sans avoir à se préoccuper des opinions politiques il le complimentait d'avoir « frappé comme d'un coup de sabre l'ennemi héréditaire » et il se disait « d'autant plus heureux d'apporter ce témoignage d'admiration que cet ennemi-là les princes de sa race ont toujours tenu à honneur de le combattre ».

Vous avouerez que pour un hôte de l'Angleterre et pour un parent de princes et de souverains de race anglaise, cette lettre, s'il l'a écrite, est un peu raide et vous comprendrez tout le tapage qu'elle a fait.

Maintenant l'a-t-il écrite ? ah voilà. Le secret professionnel qui a empêché Willette de parler, ne me permet pas non plus de vous renseigner à ce sujet et, pourtant, comme dit la chanson,

Je sais bien quelque chose
mais

Je ne le dirais pas.

Tout ce que je puis dire c'est que Willette, peu de temps après le fameux numéro, se fit faire des cartes de visite où son nom était suivi de ce titre : *Peintre du roi*.

L'*Eclair* d'autre part affirme que l'artiste écrivit au prétendant pour lui demander l'autorisation de publier la lettre et qu'il ne reçut pas de réponse.

S'il en est ainsi fallait-il considérer ce silence comme une défense ou comme un assentiment tacite ? Encore une énigme, une cruelle énigme !

Et c'est de plus, une fois de plus, poser le petit problème de savoir à qui appartient une lettre : à celui qui l'a écrite ou à celui qui l'a reçue, ou à tous les deux ? Je laisse de côté la brûlante lettre en litige pour placer à la fin de cette causerie le redoutable point d'interrogation qui intéresse tant de gens, même en dehors de la politique.

Vous savez qu'une lettre est une chose redoutable. Vous n'êtes jamais forcé d'écrire. En écrivant, vous n'êtes déjà plus le maître absolu de votre pensée, vous vous êtes résigné aux possibilités d'indiscrétion : la preuve c'est que si vous pensiez que telle lettre est *trop grave* pour être écrite, vous ne l'écririez ni ne la mettriez à la poste. Vous en avez donc fait en partie le sacrifice, et vous avez en même temps donné à votre pensée une sanction un peu solennelle.

Donc, toutes réserves faites sur certains cas de conscience que les situations particulières apportent fréquemment, j'incline à penser que les lettres appartiennent plus à ceux qui les reçoivent qu'à ceux qui les envoient. Dans la situation du duc d'Orléans qui équivalait à celle d'un roi bien qu'il n'ait pas de royaume, cela ne fait rien à l'affaire, on n'écrit pas de félicitations secrètes et si on les a écrites, on ne fait pas dépendre des circonstances leur maintien ou leur désaveu.

Arsène ALEXANDRE.

Qu'est-ce que l'amour ?

L'amour est ce je ne sais quoi
Qui s'empare de tout notre être,
Gouverne nos sens, comme un maître,
Et soumet le cœur à sa loi,
L'amour est ce je ne sais quoi ?

L'amour arrive on ne sait d'où,
Dissipant l'air des jours moroses,
Couvrant la nuit de rayons roses
Du plus sage faisant un fou,
L'amour arrive on ne sait d'où ?

L'amour fuit on ne sait comment,
Sur les ailes du temps qui passe,
Cher vagabond que rien ne lasse,
Sous un léger déguisement,
L'amour fuit on ne sait comment ?

Clady Roy

LIBRE CHRONIQUE

Gloria Victis

L'admirable Gronjé et sa poignée de héros, à bout de forces, de vivres et de munitions, écrasés par une armée et une artillerie plus de dix fois supérieures en nombre, ont dû — après une résistance désespérée et surhumaine — laisser tomber leurs armes devenues inutiles et se rendre aux innombrables bandes de pi-

rates britanniques conduits à la curée chaude par leurs dignes chefs lords Roberts (Macaire) et le *chourineur* des der-viches, Kitchener de Khartoum-d'Omdur man... et de Fascho la.

Mais tous, en France, nous sommes heureux de constater l'universel cri d'admiration que leur héroïsme a arraché au monde entier haletant d'angoisses sur leur sort.

Vraiment plus beau et plus digne d'envie

Que celui des hordes d'Albion, dont la dernière prouesse a été stigmatisée justement — au moment de sa proclamation au Parlement anglais — par cette apostrophe cinglante du député irlandais William Redmond : « Quarante mille anglais cernant quatre mille Boers, quelle glorieuse victoire ! »

Aussi, point ne s'est-on étonné que le premier — pour ne pas dire le seul — télégramme de félicitations parvenu à la vieille *Queen* anglaise, pour ce déshonorant triomphe des armes britanniques, émanât du roi Humbert.

S. M. Macaronique a tenu à justifier plus complètement encore le surnom de « Lion valeureux » décerné par ses rudes soldats à l'héroïque Gronjé, en lui détaillant le coup de pied de l'Andoua.

En expiation de cette flagornerie trans-alpine, on mande de Londres que l'antique Victoria, qui avait ajourné son voyage sur la Côte d'azur pendant que les Boers travaillaient celles de ses mercenaires, a repris son projet d'invasion du littoral méditerranéen, maintenant que les succès (!) de ses lords Roberts et Kitchener ont retapé le prestige du drapeau britannique.

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE.

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL
OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. Pratique et rapide

des
LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON-22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ANÉMIE



EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE par l'**ELIXIR de S. VINCENT de PAUL**
Recommandés chez les **SEIGNEURS de la CHARITÉ**, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.
Goussier, Ph^o. 1, Passage Saulnier, Paris et l^{re} Ph^o. — Broch. Franco.

On annonce, en effet que la reine doit quitter bientôt Windsor et s'embarquer, à Southampton pour *Cherbourg*. Elle traverserait donc la France pour se rendre à Bordighera, en Italie.

Pas de veine les Italiens. Ils avaient déjà l'influenza... maintenant les voilà menacés de la *britannia*; tous les fléaux à la fois, quoi?

En revanche, la nouvelle promotion de notre Ecole de Saint-Maixent vient de se baptiser « promotion du Transvaal » à défaut d'une dénomination plus sympathique encore aux Boërs, écartée par l'autorité supérieure pour des considérations diplomatiques.

Nos Saint-Maixentais peuvent s'estimer encore heureux que l'autorité supérieure et ses considérations diplomatiques ne les aient pas étiquetés d'office: *promotion Cécil Rhodes Chamberlain and Cie!*

Franc-SILLON.

APPEL AUX POÈTES

Notre confrère de Nice, *Le Petit Poète*, réunit, en un élégant volume, toutes les poésies en l'honneur du Poète-Proscrit. Les poètes, qui désirent prendre part à cet hommage, sont priés, pour renseignements, d'écrire au directeur du *Petit Poète*, à Nice.

Ce livre — véritable monument de reconnaissance et d'admiration patriotique — portera pour titre: *Poètes de France à Paul Déroulède*.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2241 du 10 mars 1900

La guerre Anglo-Franco-Russe.

La guerre future entre les Anglais, d'une part, les Russes et les Français, de l'autre, guerre supposée réalisée, tel est le sujet du numéro exceptionnel que publie cette semaine *Le Monde Illustré*.

Malgré son apparente fantaisie, le texte est écrit sur des données précises, puisées aux meilleures sources militaires, et le lecteur voit se dérouler, par le dessin et par la plume, la lutte gigantesque entre les trois nations, sur mer, sur terre, aux Indes, en Afrique, en Asie, en France et en Angleterre.

De nombreux dessins, des compositions émouvantes illustrent et complètent ce récit que tous les Français voudront lire.

Le numéro: 50 centimes.

Spectacles et Concerts

CIRQUE RANCY

Tous les soirs à 8 h. 1/2 et dimanches à 3 h., représentations équestres.

Au programme: Le Sculpteur Eclair, M. Bessell; la famille Powell-Cottrell; Mlle Thérésina Delbosq; M. Secchi. Dernière semaine des Phillipis, acrobates équilibrés; des six barres fixes aériennes; des ours sibériens. Samedi, 17, au vélodrome, divertissement nouveau avec le concours de la célèbre équipe du Polo à bicyclette et courses de vitesse sur la piste transformée en vélodrome.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs à 8 heures.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures.

Ohé! Les Gones! Revue.

SCALA-BOUFFES

Au programme:

Carletta, l'Homme lézard; les Carpos, acrobates.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, *Le Gros Lot*, pièce en 6 tableaux.

Les dimanches, matinée de famille.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du Marché sont très satisfaisantes, les affaires reprennent une certaine activité et les cours sont en hausse notable.

Le 3% s'avance à 102.30; le 3 1/2 % à 103.20;

Le crédit Foncier se traite à 710: les obligations foncière et communales continuent à être recherchées.

Le Comptoir National d'Escompte s'avance à 66.

Le Crédit Lyonnais en grande hausse est à 1040.

La Société Générale se traite à 618.

Le Suez vaut 35.50.

Tous les fonds étrangers sont en hausse.

En Banque les actions de la Joltaia Rieka sont demandées à 129.

L'Assurance sur la Vie.

L'assurance sur la vie offre à tous le moyen de garantir l'avenir. Ainsi à 30 ans, en mettant de côté 0 fr.34 par jour soit 120 fr par an et en confiant cette somme à une compagnie d'assurances, on assure aux siens, après décès un capital de 5000 fr.

Mais il importe de ne s'adresser qu'à une compagnie présentant toutes les garanties désirables. La *Nationale Vie* se recommande à tous par sa situation financière exceptionnelle qui la place au 1^{er} rang des compagnies Françaises d'Assurances sur la Vie.

Le Propriétaire-Gérant: V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^o, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Hiver. — Prix: 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS